

ROCHEFORT (1) ...

Rochefort, à propos des funérailles de Victor Noir, ayant reproduit à la tribune du *Çorps législatif* les accusations d'attaches gouvernementales qui pèsent sur Vermorel, celui-ci a fait appel à une commission d'enquête pour en finir avec ces bruits qu'il qualifie de calomnies. Il demande que la lumière se fasse sur les imputations colportées surtout par les hommes dont il a dénoncé les trahisons dans ses «*Hommes de 1848*».

Tout d'abord cette commission d'enquête devait être un jury d'honneur. Mais Victor Pilhes, Dupas et moi, nous avons déclaré que nous n'accepterions pas le mandat de juger qui que ce soit. Il a été résolu alors qu'on se contenterait de faire une enquête et de publier les documents recueillis, laissant au public le soin d'apprécier et de juger.

La commission est composée de Rosselli-Mollet père, Victor Pilhes, André Murat, Dupas, Brunereau, Briosne et moi. Elle se réunit chez Brunereau. Mais elle n'aboutira à rien. Pris au mot, aucun des accusateurs ne bouge, Rochefort pas plus que les autres.

Qu'on n'accepte pas cette commission, c'est, à la rigueur, admissible; mais il est peu juste ce me semble, de s'abriter derrière ce refus pour ne pas fournir à Vermorel les moyens de se justifier des accusations portées contre lui ou pour n'en pas établir les preuves.

Plus que tout autre Rochefort devait agir autrement dans ces circonstances, puisqu'il a donné à ses accusations un caractère public et officiel en quelque sorte.

D'autre part a-t-il donc le droit de se montrer si dur à l'égard de Vermorel, coupable au plus d'avoir cru naïvement pouvoir arracher au gouvernement les moyens de le combattre, alors que lui, Rochefort, n'a pas hésité à s'associer avec Villemessant pour faire paraître sa *Lanterne*?

Toujours l'histoire de la paille dans l'œil du voisin.

10 février 1870.

Comme Rochefort se rendait hier soir à la *salle de la Fraternité*, rue de Flandre, pour présider une réunion publique, on l'a arrêté à la porte même de la salle.

Il s'agit de lui faire purger la condamnation à la suite de laquelle il s'est réfugié à Bruxelles avant son élection.

A la nouvelle de l'arrestation, aussitôt apprise dans la salle, Flourens tire un revolver de sa poche, clôt la séance et déclare ouverte la Révolution.

Il descend dans la rue, suivi des assistants. Mais la colonne, au lieu de continuer sa marche dans le faubourg Saint-Martin et de gagner le centre de Paris, se dirige tout à coup vers Belleville et se fractionne en deux parties - l'une obliquant vers les buttes Chaumont, l'autre longeant le canal St-Martin.

A la tête de celle-ci se trouve le citoyen Bologne, qui tient par la cravate le commissaire de police, effaré de la menace que lui fait son conducteur de lui brûler la cervelle s'il résiste.

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes*.

Mais plus on avance vers le faubourg du Temple, plus la colonne s'égrène. À la hauteur de la rue Ali-bert, près l'administration des *Pompes funèbres*, Bologne s'aperçoit qu'il est seul avec son prisonnier, trop ahuri fort heureusement pour faire la même remarque.

Encore quelques pas et la situation va changer. Ce sera le tour de Bologne d'être pincé.

Il a alors une inspiration: «*Allez*, dit-il fièrement à son captif. *Les républicains sont généreux. Je vous rends la liberté, mais filez vite ou je ne réponds plus de vous*».

Le commissaire ne se le fait pas répéter. Il prend sa course vers la passerelle du Temple pendant que Bologne tire lui-même au plus vite de son côté (1).

D'autre part, Flourens se croyant toujours suivi, arrivait au théâtre de Belleville pour enlever les armes dont il espérait armer sa troupe... évanouie, elle aussi, et c'est à grand'peine qu'il échappait aux agents lancés à sa poursuite.

Gustave LEFRANÇAIS.

(1) C'est du citoyen Bologne que j'ai tenu ces détails qu'il me communiqua quelque temps après à Genève où je le ren-contrai. Rien de plus comique que la façon dont il mimait cette scène .amusante. (*Note de l'auteur*).